



République de l'insoumission

Femi Kuti. De passage à Genève, le fer de lance de l'afrobeat évoque son père Fela, l'Afrique et la mémoire.

RODERIC MOUNIR

«La musique est une chose spirituelle. Triche avec elle et tu mourras jeune. Si les forces supérieures t'ont fait don de la musique, tu dois t'en servir pour le bien de l'humanité.» Ces paroles sont de Fela Anikulapo Kuti, mort il y a près de dix ans des suites du sida. Mais elles pourraient être de son fils: à 44 ans, Femi Kuti assume l'héritage d'une figure paternelle au poids écrasant. Saxophone au poing, il a repris le flambeau de l'afrobeat, ce funk bouillant et contestataire qui fut l'arme du «Black President». Avec la même détermination que celle qui valut à Fela menaces, agressions et séjours en prison dans un Lagos réputé parmi les villes les plus azimutées de la planète. Dans l'ancienne capitale du Nigeria, Femi Kuti a reconstruit le Shrine, une boîte de nuit qui vit au rythme de ses concerts. La semaine dernière, avant un concert genevois, c'est un Femi Kuti affable mais prompt à la révolte qui s'est prêté à l'interview.

Votre dernier album, le live *Africa Shrine*, date de 2004. Avez-vous de nouveaux projets?

Femi Kuti: J'entre en studio dans quelques jours, à Paris. Je veux un disque plus puissant que *Shoki Shoki* (ndlr: qui le révéla en 1999). Ma musique doit faire bouger les gens partout, où qu'ils se trouvent. Il y aura aussi des titres plus doux, pour goûter la vie, tout simplement...

De quoi parlent ces nouvelles chansons? De politique. Mes textes sont encore plus directs: je dis à la jeunesse qu'elle doit agir. L'avenir est entre ses mains, c'est elle qui assumera un jour les responsabilités. Si les Africains ne s'organisent pour dire qu'il est intolérable, au XXI^e siècle, de manquer de moyens de communication, d'ordinateurs, d'aéroports, alors ils continueront à vivre comme il y a 40 ans. L'éducation est la clé, surtout à une époque où les choses bougent si vite. Ma famille lutte depuis des générations contre la corruption et pour une vie meilleure,

c'est comme une graine qu'on a semée et qui continue de germer.

Vous êtes constamment en tournée à travers le monde. La jeunesse africaine reçoit-elle votre message?

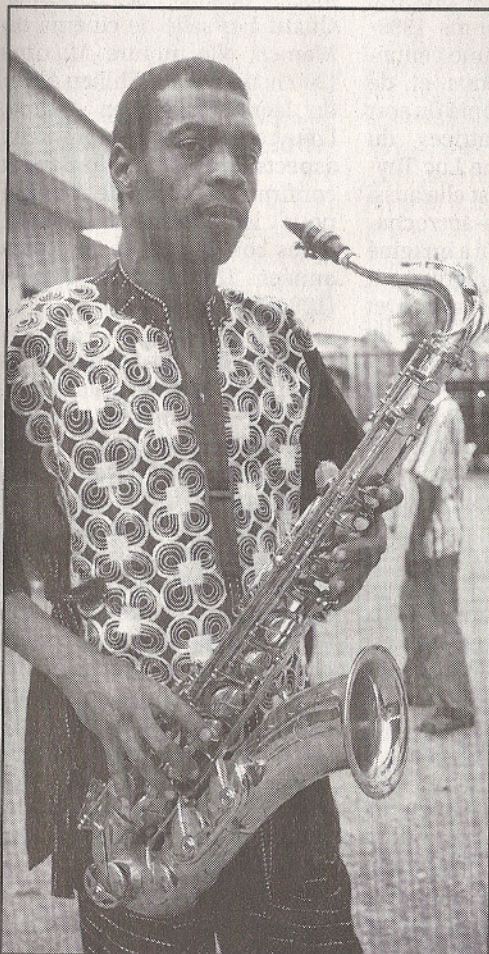
Oui, car l'essentiel de ma vie se passe au Shrine: j'y joue 2-3 fois par semaine devant au moins 2000 personnes. Les jeunes sont exaspérés, alors quand ils viennent me voir, ils s'éclatent et retournent à l'école et au travail avec plus d'inspiration. Grâce à mes voyages, je peux raconter ce que je vois. Je sais que la Suisse a contribué au pillage des richesses de l'Afrique en acceptant l'argent des dirigeants corrompus, et cela me met en colère. Aujourd'hui, que voit-on? Le monde entier se mobilise pour le Moyen-Orient et pendant ce temps, l'Afrique retombe dans l'oubli... A quoi sert l'ONU? Ce qui manque à l'Afrique, par rapport au colonialisme, c'est une information aussi fournie et des images aussi éloquentes que celles qui suscitent la compassion pour le martyr des juifs.

Il existe une tentation d'opposer les mémoires, de dire qu'on en fait trop sur certaines souffrances, sur l'Holocauste... On ne pourra jamais trop en faire sur l'Holocauste, car c'est une réalité historique. Une souffrance est une souffrance, la comparaison ne sert à rien. Mais on doit considérer le problème africain comme les autres.

Pourquoi avoir dissous le Mouvement contre le second esclavage (MASS), que vous aviez fondé en 1998?

Parce que tout le monde en voulait à mon argent. Les fonds que je récoltais ne servaient pour certains qu'à boire et s'amuser. On ne m'y reprendra plus. Aujourd'hui, je n'ai presque plus d'amis. Je n'ai même pas de contrat discographique. Mais je suis heureux, je fais de la musique et je ne souffre pas comme mon père, qui a été attaqué, arrêté et jeté en prison plusieurs fois. Je l'ai vu de mes yeux, je pleurais pour qu'on le relâche! Alors, même si je ne devais plus refaire de disque, je mourrais serein.

LE COURRIER



«La musique est une chose spirituelle.» DR